

« dont l'un au moins est très riche ? Je compte à la fois sur votre habilité et votre bon cœur.

« Vous savez peut être, — car tous les journaux en ont parlé, — le succès de mon tableau d'exposition. Je viens de le vendre au comte de... et je me propose d'aller chercher dans les Pyrénées quelques croquis en vue du Salon de l'année prochaine.

« Quand aux nouvelles que vous vous attendez peut-être à recevoir, je ne saurais vraiment vous en conter aucune, Il n'y a plus personne ici. Paris est en été, c'est-à-dire dans le repos, le morne, la stagnation. Rien d'intéressant à l'horizon, — pas une pièce, pas un livre. On ne voit plus que des provinciaux et des étrangers, aussi ne se met-on nulle part en frais ; les théâtres leur servent de doublures, d'autres leur ferment les portes au nez.

« A bientôt, j'espère ; s'il est vrai que tout être gravite vers son centre naturel, vous devez redevenir un jour Parisien. Que ce soit le plus tôt possible ; en attendant, je vous serre cordialement la main.

« E. DORNIER. »

Tout en s'habillant, Robert était pensif. Il doutait, et non sans raison, du succès de la démarche qu'on lui demandait. En ce qui regardait M. Charles Bausset, ses rapports avec lui avaient été rares et emprunts de la plus grande réserve. De quel droit, à quel titre ferait-il appel à sa générosité en faveur d'une parente qui, dans des circonstances identiques, l'avait imploré en vain ?

Quant au colonel, toujours à court d'argent, ainsi que chacun le savait dans la ville, comment penser qu'il s'astreindrait à une économie, à une privation même infime pour venir en aide à sa jeune cousine ?

Cependant, après de longues réflexions, il résolut de transmettre au moins à ce dernier la nouvelle qu'il avait reçue, et un secret instinct le décida à prendre Gabrielle pour intermédiaire.

Ce jour-là, justement, était un jeudi, et il soupait chez le colonel. Une pluie légère ayant rendu impossible l'abri de la tonnelle, on dut rester au salon. Gabrielle prépara une table de whist, et revint s'asseoir près de la fenêtre où mademoiselle de la Morlière causait avec le jeune percepteur.

— J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles indirectes de votre cousine, mademoiselle Andrée, dit aussitôt Robert, surveillant avec intérêt le visage de la jeune fille, qui, en effet, s'anima immédiatement.

— En ce moment, elle se trouva chez les amis qui m'écrivent ; elle a perdu sa position, et reste sans ressources, souffrant d'être à la charge d'étrangers.

Les yeux de Gabrielle se remplirent de larmes.

— Pauvre Andrée ! dit-elle d'une voix altérée. C'est affreux, un pareil isolement, n'est-ce pas, mademoiselle Julie ?

Celle-ci fit un signe affirmatif, et interrogea Robert du regard.

— Je ne vous cacherai pas, reprit-il que je suis investi d'une mission très-délicate. Mon ami me demande si je connais les oncles de mademoiselle Bausset, et s'il ne serait pas possible d'obtenir pour elle, au moins provisoirement, en attendant qu'elle soit placée d'une manière convenable, une hospitalité qu'elle ne reçoit qu'à regret des étrangers qui l'ont recueillie.

Les yeux noirs et fins de mademoiselle de la Morlière ne quittaient pas ceux de Robert, qu'ils semblaient étudier avec persistance.

— Est-il donc si difficile de trouver une position quand on veut être indépendante, et qu'on a de bonnes relations comme paraît en posséder cette demoiselle ? dit-elle brusquement. Elle m'a l'air de vouloir se reposer et faire un voyage d'agrément,

voilà tout ! Ou bien, elle espère exploiter ses parents et vivre à leurs frais.

Gabrielle regarda sa vieille amie avec une surprise qu'elle n'essaya pas de cacher.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi, s'écria-t-elle vivement, vous, si bonne, si compatissante !

— Pardonnez-moi une question peut-être très indiscrette, monsieur Varcy, reprit mademoiselle de la Morlière, sans lui répondre ; peut-on voir la lettre de votre ami ?

Robert songea aussitôt au passage où M. Dornier parlait des visées matrimoniales de la jeune fille.

— Je suis vraiment fâché, dit-il avec quelque embarras ; mais je ne l'ai pas sur moi.

— Et vous ne me la communiqueriez pas volontiers ? dit mademoiselle Julie. Encore une fois, pardonnez-moi cette insistance, et croyez que mes motifs ne proviennent pas d'une curiosité vulgaire.

— Je n'en doute pas, mais cette lettre traite... d'affaires personnelles, et...

— C'est bien, cela suffit. Et cette demoiselle est jolie ?

— Très jolie, répondit Robert avec un sourire involontaire.

— Aimable, spirituelle, énergique, honorable, — enfin, une héroïne de roman ?

— Je l'ai vue une seule fois dans ma vie, fit le jeune homme, retenant un léger mouvement d'impatience, et elle m'a laissé une impression favorable, mais superficielle.

Les yeux de mademoiselle Julie parurent avoir terminé leur analyse intime, car elle les reporta sur Gabrielle, qui avait écouté ce dialogue avec une surprise croissante.

— Enfin, dit Robert, s'adressant à mademoiselle de la Morlière, et soulignant légèrement les mots, comme pour lui montrer qu'il l'avait comprise, je n'ai, naturellement, aucun intérêt personnel à voir assuré ou amélioré le sort de cette jeune fille. On me charge de faire connaître à sa famille la situation où elle se trouve, et je m'acquiesce de cette mission en parlant à mademoiselle Gabrielle. Quant à m'adresser à l'un ou l'autre des messieurs Bausset, je crois qu'il ne m'appartient pas de l'essayer. C'est au tact d'une femme à conduire cette affaire, à savoir tenter à propos un effort judicieux, ou à s'abstenir d'une démarche inutile.

— Mais, je vous remercie de m'avoir parlé de ma cousine, dit vivement Gabrielle, et c'est à moi, en effet, que revient le devoir d'agir auprès de ceux qui peuvent l'aider. Si mon oncle voulait la recevoir...

Mademoiselle de la Morlière fit un geste d'incrédulité.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

### « LE FEUILLETON ILLUSTRE »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: « Feuilleton Illustré, Boîte 1986 B. P. »

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MON REAL